

emportée par un ardent sentiment de passion, d'amour ou de joie.

—Allons, debout ! se dit-il.

Qu'attendait-il ? Lui fallait-il donc, pour les foudroyer de son apparition, le bruit d'un baiser ?

Ses doigts chauds de fièvre cherchaient la crosse lisse de ses pistolets.

Il fit trois pas, il traversa le petit salon sans lumière, et à tâtons, chercha le bouton de la porte qu'il tourna brusquement, la lumière d'une lampe abat-jour d'opale lui sauta au visage ; et droit sur le seuil, comme un spectre, pendant que deux faces à la fois se tournaient vers lui, — deux pâles visages, la figure amaigrie de Marsa, et la tête farouche d'un homme, — Andras s'arrêta stupéfait.

Il cherchait Menko : — c'était Varhély.

XXX

—Yanski !

Andras avait poussé ce cri, et Marsa effarée, reculant devant cette voix, devant cette vision du prince, s'élançait vers Varhély d'un bond éperdu, et toujours tournée vers ce seuil, où debout, se tenait Andras, criait effrayée, prise d'un tremblement subit :

Qui est là ? Qui est donc là ?

La lumière enveloppait Andras, mais Yanski Varhély ne comprenait point, ne croyant pas à cette apparition, s'avancant comme pour savoir :

—Zilah ! dit-il à son tour.

Il ne s'expliquait rien, regardait autour de lui, comme Zilah lui-même qui se demandait, en cette tragique minute, s'il y avait là une gageure et où était Menko, ce Michel Menko qu'attendait Marsa, et qu'il venait, lui, le mari, chercher jusqu'ici pour le châtier.

Mais la plus effrayante dans sa stupéfaction muette, c'était Marsa, hagarde, les lèvres tremblantes, dardant sur le prince des yeux heureux dans la lividité de mort de son visage, et — presque aussi convulsée qu'en sa stupeur, dans la maison d'aliénées. — se cramponnant au marbre de la cheminée contre lequel elle s'appuyait pour ne pas tomber, mais voulant pourtant se précipiter à genoux, à genoux, en suppliante, devant cet homme qui, tout à coup, se dressait là, comme le maître de sa vie.

—Vous ici ?... dit enfin Varhély. Vous m'avez donc suivi ?

—Non, dit Andras, et celui que je comptais trouver, ce n'est pas vous !

—Qui était-ce donc ?

—Menko.

Yanski Varhély jeta à Marsa un regard profond.

Elle ne bougeait pas.

Elle regardait le prince.

—Michel Menko est mort, répondit Varhély de sa voix brève. C'est pour l'annoncer à la princesse Zilah que j'étais ici.

Andras fixa tour à tour ses yeux clairs sur le vieux Hongrois aux sourcils froncés et sur Marsa, pétrifiée, toute la vie de la jeune femme brûlant dans ses prunelles ardentes de fièvre.

—Mort ?... demanda froidement Zilah.

—Je l'ai provoqué et je l'ai tué, répondit Varhély du ton dont on rend une sentence.

Andras se roidissait contre une émotion rude qui l'étreignait comme une angine. Il était devenu plus blême lorsque Yanski avait dit : "Je l'ai tué," et du vieux Hongrois il avait reporté son regard sur la Tzigane, épiait instinctivement l'impression que Marsa pouvait ressentir.

Elle n'avait même pas tressailli.

La nouvelle de cette mort, répétée ainsi devant cet homme qu'elle regardait comme le maître de son existence, la laissait implacablement glaciale, sa vie n'étant plus là, toute sa vie se concentrant sur cet être qui la méprisait, la haïssait, la fuyait

et qui revenait là, comme dans un de ses rêves douloureux où il repassait, en cette maison même où il l'avait maudite.

—Il y avait, reprit Varhély lentement, une martyre qui n'eût pas vécu, qui n'eût pas levé le front, tant que cet homme eût respiré. C'est à elle que je suis venu dire tout d'abord qu'elle était délivrée d'un passé détesté. Demain, je serais allé apprendre à un homme dont l'honneur est le mien que celui qui l'avait outragé a payé sa dette !

Varhély, la lèvre aussi blanche que sa moustache, avait parlé comme un justicier rendant un solennel arrêt. Ce soldat avait l'air d'un juge.

Une flamme étrange s'allumait au fond des regards de Zilah, et une impression soudaine lui coulait dans les veines. Il se sentait comme affranchi, lui aussi, comme délivré de quelque ombre haïe.

Menko mort !

Il l'avait aimé pourtant, ce Michel Menko à qui il disait : "Mon enfant !" Et de ces trois êtres réunis là, dans le tête-à-tête tragique de ces confidences, c'était peut-être l'homme outragé qui envoyait au mort une pensée de pitié, le soldat restant impassible comme un exécuteur, la Tzigane ne retrouvant qu'un souvenir de haine devant le nom de celui qui l'avait perdue !

Menko mort !

Varhély avait pris sur la cheminée du salon la dépêche qu'il expédiait, trois jours auparavant, de Florence à la princesse Zilah et dont Vogotzine avait parlé à Andras.

Il la tendit au prince et Andras la lut d'un trait :

"Je vais pour vous risquer ma vie, disait Yanski Varhély, et, mardi soir, je serai à Maisons-Lafitte ou je serai mort. Je me bats demain avec le comte M... Si vous ne me revoyez pas, priez pour votre dévoué Varhély."

Le comte Varhély avait, là-bas, expédié cette dépêche avant d'aller au rendez-vous donné à Michel Menko.

Il était convenu qu'on se battrait aux environs de Pistoja, dans un champ. Des paysannes qui travaillaient à des chapeaux de paille, s'étaient mises à rire en voyant passer ces hommes qui avaient l'air de chercher un coin de repos.

L'une d'elles avait même dit gaiement à l'un :

—Vous voulez le chemin des amoureux, signori ? Ce n'est pas ici !

Sur la route, Varhély et son adversaire avaient rencontré un de ces pénitents aux cagoules percées de trous laissant voir les yeux, et, sous la longue robe de bure, des souliers de cuir.

L'homme avait demandé, en tendant une sébile de zinc en forme de tirelire, *l'elemosina*, l'aumône des malades de l'hôpital.

Menko avait alors ouvert son porte-monnaie, et dans la bouche de la tirelire il avait laissé tomber une dizaine de pièces d'or.

—Mille grazie, signor !

—Ce n'est pas la peine.

On était arrivé sur le terrain. Les témoins chargeaient les pistolets.

Michel avait fait demander à Yanski la permission d'échanger deux paroles avec lui.

—Soit, dit Varhély.

Le vieux Hongrois se tenait, les bras croisés, à son poste, baissant la tête et regardant la terre.

—Comte Varhély, lui dit Michel en s'avancant, je vous répète que je voulais empêcher ce mariage, mais non outrager le prince. Je vous en donne ma parole d'honneur. Si vous me survivez, voulez-vous me permettre de lui répéter cela ?

—Je vous le promets.

—Merci.

On se mit en ligne.

Le petit Angelo Valla devait donner le signal du tir.

Il se tenait, les mains levées, regardant les deux

adversaires, tous deux droits, boutonnés jusqu'au collet, le canon du pistolet en l'air le long de la joue droite.

Varhély ne bougeait pas plus que s'il eût été de granit. Menko souliait.

—Un ! deux compta Valla.

Il s'arrêta comme pour respirer, oppressé, puis : —Trois ! dit-il brusquement du ton d'un homme qui laisse tomber un arrêt de mort.

Les deux coups partirent.

Varhély restait immobile, la balle de Michel ayant coupé au-dessus de sa tête une branche verte qui tombait en tournoyant.

Michel Menko s'affaissa brusquement, le genou droit en terre, et portant la main à son côté gauche.

Ses témoins se précipitaient vers lui. Ils le prirent sous le bras, essayant de le relever.

—Inutile, dit-il, c'est bien visé !

Il fit un signe pendant qu'on le soutenait, et se tournant vers Yanski d'une voix qu'il s'efforçait de rendre forte :

—Vous avez promis ! cria-t-il.

On ouvrit sa redingote. La balle était entrée en pleine poitrine.

Il étouffait.

On l'assit sur l'herbe, adossé à un arbre.

Il restait là, l'œil fixe, regardant peut-être l'infini qui venait.

Sous sa moustache, ses lèvres murmuraient des noms inarticulés, des paroles confuses.

—Pardon... châtement... Marsa...

Avant que Varhély eût rejoint la voiture qui l'avait amené, le comte Menko était mort.

Comme Yanski Varhély, très pâle, marchant avec ses deux témoins, repassait devant les ouvrières qui tressaient des chapeaux de paille, les fillettes le saluaient de leurs rires jeunes, et disaient :

—Eh bien, et vos autres amis, les ont-ils trouvés, leurs amoureuses ?

Et pendant que leurs rires montaient jeunes, frais, leurs beaux rires fous de dix-huit ans, on apportait de ce côté le cadavre de Michel Menko.

Andras Zilah, le corps raidi, dans un effort d'impassibilité, devant Yanski et Marsa, écoutait son vieil ami évoquer ce passé d'hier, comme en un lendemain de bataille, et, tandis que Varhély parlait, il songeait, lui Andras...

Ce n'était point Menko, ce n'était pas un amant qu'attendait Marsa. Entre la Tzigane et lui il n'y avait plus rien, rien qu'un fantôme. L'autre avait payé de sa vie ! L'éroulement de la colère du prince était d'autant plus subit que, depuis son départ, depuis même la rencontre avec Vogotzine, son exaspération nerveuse avait été plus violente.

Il contemplait maintenant Marsa, décharnée, comme minée par une maladie implacable, et pourtant toujours belle avec ce casque de cheveux noirs sur la ligne droite de ses sourcils. La fixité même de ses yeux agrandis, où quelque muette folie semblait encore passer, cet égarement passager lui donnait un attrait bizarre, morbide et puissant, et dans la façon dont la regardait Andras, le comte Varhély, avec ses finesses rudes, surprenait comme une impression de pitié, un étonnement ému, presque une crainte.

Il mordilla un moment sa moustache, réfléchit, et brusquement fit un pas vers la porte.

Andras et Marsa comprirent en même temps qu'il partait.

Elle se détacha alors de ce marbre où s'appuyaient ses mains. Roide, la démarche saccadée, avec un sourire hautain, brillant de toute la tragique joie d'une fierté retrouvée, elle tendit sa main à Yanski, et, d'un ton profond, où il y avait un accent de reconnaissance terrible pour cet acte de justicier accompli là-bas, elle dit fermement :

(A suivre.)